

Un roman au cœur de la mafia russe

ROBERT
LITTELL



LA PESTE SUR
VOS DEUX FAMILLES

Flammarion



Ce 25 décembre 1991, alors que l'accession au pouvoir de Boris Eltsine annonce la dissolution de l'Union soviétique, Roman Timourovitch est de retour à Moscou. Fils du légendaire parrain Timour le Boiteux, il constate rapidement que l'appétit des familles mafieuses qui se disputent le contrôle de la capitale n'a désormais plus de limites. Mais les haines ancestrales et le cercle infini de la vengeance sont un héritage bien difficile à porter, surtout depuis qu'il a trouvé en Yulia, la fille de l'ennemi juré de son père, le même désir de s'en affranchir. Nés sous des étoiles contraires, ils vont devoir s'allier pour tenter de défier leur destin.

À l'heure où la guerre des gangs menace d'embraser Moscou, le retour du fils prodigue déclenche un cataclysme qui, sous la plume experte de Robert Littell, prend des allures de tragédie shakespearienne au suspense implacable.

Écrivain américain résidant depuis de longues années en France, ancien grand reporter à Newsweek, Robert Littell est l'auteur de nombreux romans d'espionnage consacrés à la guerre froide et à son héritage, parmi lesquels Le Sphinx de Sibérie (Denoël, 1994), La Compagnie (Buchet-Chastel, 2003), Légendes (Flammarion, 2005) et Koba (Baker Street, 2019).

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Ménard

Flammarion

La Peste sur vos deux familles

DU MÊME AUTEUR

- Mère Russie*, Plon, 1979 ; 10-18, 1985 ; Points, 2011.
Le Transfuge, Presses de la Cité, 1980 ; 10-18, 1988 ; Points, 2010.
L'Amateur, Presses de la Cité, 1982 ; 10-18, 1988 ; J'ai lu, 2005.
La Boucle, 10-18, 1983.
Les Sœurs, Presses de la Cité, 1985 ; Points, 2011.
Le Cercle Octobre, 10-18, 1985 ; Points, 2013.
Coup de barre, 10-18, 1988.
Les Larmes des choses, Julliard, 1989.
Un espion d'hier et de demain, Julliard, 1991 ; Points, 2011.
Ombres rouges, Denoël, 1992 ; Gallimard, 1999.
Le Sphinx de Sibérie, Denoël, 1994 ; Gallimard, 1996.
Les Enfants d'Abraham, Denoël, 1998 ; Gallimard, 2000.
Le Fil rouge, Denoël, 1999 ; Gallimard, 2007.
La Compagnie : le grand roman de la CIA, Buchet-Chastel, 2003 ; Éd. du Seuil, 2004 ; Points, 2011, 2015 ; J'ai lu, 2022.
Légendes, Flammarion, 2005 ; J'ai lu, 2007.
La Défection de A. J. Lewinter, J'ai lu, 2006, 2013.
L'Hirondelle avant l'orage, Baker Street, 2009 ; Points, 2010.
Philby : portrait de l'artiste en jeune homme, Baker Street, 2011 ; Points, 2012.
Une belle saloperie, Baker Street, 2013 ; Points, 2014.
Requiem pour une révolution : le grand roman de la révolution russe, Baker Street, 2014 ; Points, 2016.
Vladimir M., Baker Street, 2016 ; Points, 2017.
Koba, Baker Street, 2019 ; Points, 2022.

Robert Littell

La Peste sur vos deux familles

Un roman au cœur de la mafia russe

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Ménard*

Flammarion

Titre original : *Thieves' World*

© Robert Littell, 2022

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2022

ISBN : 978-2-0802-6751-1

« En l'absence d'une révolution sœur quelque part dans le monde – peu importe où, bordel ! – vos fichus bolcheviques ne sont pas sans faire penser aux lemmings qui cherchent la direction du ravin le plus proche. »

Ophelia, le bel oiseau anglais nostalgique de Léon Trotski et de Willy Shake-Pique.

« La peste sur vos deux familles ! – Elles ont fait de moi de la viande à vermine. »

Derniers mots de Mercutio avant de mourir,
William SHAKESPEARE, *Roméo et Juliette*,
Acte III, scène I.

« Le mouchard a avalé son oreiller... »

*Colonie pénitentiaire de régime strict n° 40,
Koungour, kraï de Perm
Samedi 25 décembre 1971*

Quand le petit Ossète naquit avec une jambe plus courte que l'autre de dix bons centimètres, on lui donna le surnom de Timour, en référence à Shuja-ud-din Timour, le terrible guerrier mongol qui conquiert la Perse, plus connu dans le monde entier sous son nom tartare de Tamerlan qui signifie Timour le Boiteux. À l'âge de quatorze ans, Timour quitta son trou perdu d'Areshperani en Géorgie et rejoignit Moscou. Quelques jours après avoir débarqué dans la capitale il fut arrêté pour vol à la tire dans une station de métro, incapable de distancer les deux policiers en civil qui s'étaient lancés à sa poursuite. Craignant que le juge ne l'estime trop jeune et trop handicapé pour l'envoyer en prison, les tchékistes lui brisèrent trois doigts de la main droite et lui cassèrent le nez. Les doigts se rétablirent mais son nez aquilin, mal remis en place dans une clinique du quartier, ne se redressa jamais complètement : sa narine émettait toujours un léger sifflement lorsqu'il s'échauffait en parlant.

Quarante ans plus tard Timour est devenu le *pakhan*, c'est-à-dire le parrain ou le *capo dei capi* de trente-huit *vory v zakone* ossètes – littéralement des « voleurs légaux », des truands professionnels qui se targuent d'obéir à un code d'honneur très strict – cantonnés dans le grenier dénué de fenêtres de l'un des vingt-quatre baraquements en bois soigneusement alignés sur la steppe recouverte de gel : le climat s'avère si rigoureux qu'on n'a pas jugé utile d'ériger la moindre enceinte pour empêcher les prisonniers de s'enfuir. Les anneaux tatoués sur les doigts médians de sa main gauche – trois dômes minuscules en forme d'oignon entourés de barbelés – indiquent son statut de *vory vozhd*, ou guide. Étant le doyen des *vory* de la Colonie pénitentiaire n° 40 il est en fait le commandant fantôme du camp, celui qui fait régner l'ordre ou provoque le désordre selon son bon vouloir. Rien n'arrive jamais dans la *zona* – qu'il s'agisse du meurtre d'un *vor* par d'autres *vory*, d'un garde musulman poignardé par des gardes orthodoxes ou du viol collectif d'une nouvelle prisonnière par d'autres *zeks* mâles ou femelles – sans le consentement du *pakhan*.

Il fait -28 °C à l'extérieur, -4 °C à l'intérieur grâce au poêle installé dans le grenier. Les *zeks* ossètes de Timour disposent de larges réserves de bois, des chaises, des sommiers et des bancs démontés ou de simples bûches qu'ils enfournent dans le poêle ventru. Les Ossètes, à qui leur code de *vory* interdit toute participation aux travaux de la prison, passent leurs heures de veille à jouer au backgammon, à faire des pompes, à rêver à la vie qu'ils menaient avant d'échouer en prison – ou à

celle qu'ils mèneront une fois sortis d'ici, s'ils ont la chance de survivre au régime strict de la Colonie pénitentiaire n° 40. Les *zeks* qui ont été à l'école lisent dans leur coin ou font la lecture à ceux qui ne savent pas lire. Comme les gardiens du camp, les Ossètes dorment dans des lits superposés munis d'épais matelas de l'armée et même d'oreillers (contrairement aux *zeks* ordinaires du rez-de-chaussée, qui dorment sur des planches en bois couvertes de paille ou à même le sol). Le *pakhan* porte un pull à col roulé en laine sous une veste bleue délavée où figure son matricule de prisonnier : Φ7532319Ж, inscrit au pochoir sur sa poche de poitrine. Cette longue veste matelassée lui descend jusqu'aux genoux et il est chaussé de galoches en cuir (dont l'une est équipée d'une semelle anormalement épaisse et renforcée au talon) et trop grandes pour lui, afin qu'il puisse les bourrer de chiffons pour se protéger du froid. Une casquette de marin en laine lui couvre les oreilles. De même que tous ses *vory* ossètes, il arbore un tatouage sur la poitrine, du côté gauche : un portrait minuscule mais remarquablement fidèle de Vladimir Lénine. Ce tatouage cache en fait un message codé : VOR (Vladimir Organisateur de la Révolution) est le mot qui désigne un voleur en russe. Non pas *voleur légal*, comme Timour et ses Ossètes, mais voleur tout court : les *vory v zakone* détestent Vladimir Lénine et Joseph Staline (même si le défunt et *non regretté* despote était censé avoir du sang ossète, du côté de son grand-père) ainsi que tous les communistes, de manière générale. Ces salopards n'ont rien changé en Russie, déclarait parfois Timour : quelques privilégiés continuent de posséder

bien plus qu'ils n'en ont besoin et l'immense majorité a besoin de bien plus que ce qu'elle possède. Le *vor* n'a pas davantage d'estime pour les juifs – « d'étranges créatures imprégnées des puanteurs du ghetto et jacassant dans un affreux yiddish » –, convaincu que c'est une conspiration juive internationale qui a porté Lénine, Staline et les communistes au pouvoir.

On entend deux gardiens escalader l'échelle qui mène au grenier. Le premier, qui porte une cagette en bois remplie de bouteilles d'un litre de bière soviétique, soulève la trappe de l'épaule et la maintient ouverte pour laisser passer son collègue, chargé quant à lui d'une énorme marmite noire d'où s'échappe la vapeur du goulasch. Après l'avoir déposée, il extirpe de la vaste poche de son pantalon de parachutiste une cartouche de cigarettes bulgares et la boîte de chocolats à la menthe destinée à Timour. Ce qui manque le plus au *pakhan* dans la *zona* ce ne sont pas les cigarettes ni la vodka mais le chocolat – qui lui rappelle sa lointaine jeunesse dans la steppe à Areshperani : sa mère le récompensait toujours d'un bout de chocolat lorsqu'il ramenait une bonne note de l'école à la fin du mois.

Après avoir glissé les chocolats sous sa couchette, le *pakhan* fait un signe de tête à Cephalus Papachristodoulou, plus connu sous le sobriquet du Grec, les Ossètes éprouvant quelques difficultés à retenir son nom ou à le prononcer, pour ceux qui s'en souviennent. Fils d'une infirmière ossète et d'un minéralogiste grec qui s'était retrouvé coincé en Géorgie pendant la Grande Guerre patriotique, le Grec est le gardien de l'*obshchak* des *vory*, leur fonds commun en quelque sorte. Comme tous les *vory* de Timour, il a des anneaux

tatoués sur les doigts de la main gauche : ces anneaux constituent une sorte de passeport dans le monde des voleurs, ils indiquent combien de fois il a été condamné à une peine de prison (deux), combien d'années il a effectuées (douze) et pour quels crimes exactement (extorsion de fonds, contacts illégaux avec l'étranger selon l'article 88 du Code pénal soviétique). Le Grec extrait une boîte métallique de sous sa couchette, libère le verrou de sécurité et compte les roubles destinés à payer les gardiens.

Après avoir humecté son pouce, le gardien en tenue de parachutiste les compte à son tour.

« Tu me dois encore 10 roubles, le Grec, lui dit-il sur un ton de reproche. Le chocolat a plus de valeur que l'or dans ces terres désolées de Perm. La boîte coûte 80 roubles à présent.

— Elle ne coûtait que 70 le mois dernier », lui rappelle le Grec.

Le gardien hausse les épaules.

« L'inflation n'épargne personne ici-bas. »

Après avoir ajouté un billet de 10 roubles à la liasse du gardien, le Grec se tourne vers Timour.

« Vous mangez trop de chocolat, *pakhan*, lui dit-il sans se donner la peine de retenir un petit rire. La gourmandise finira par vous perdre.

— Il faut bien mourir de quelque chose », rétorque Timour.

Travers de Porc entreprend de servir le goulasch dans les assiettes en fer-blanc disposées sur la longue table en bois.

« Va chercher le poète », lance Timour au Grec.

Le poète, famélique, mal rasé, une couverture crasseuse recouvrant ses épaules comme un châle, escalade lentement l'échelle qui mène au grenier. La semelle d'une de ses chaussures de ville se décolle à chacun de ses pas. Du menton, Timour lui fait signe d'aller s'asseoir sur l'un des bancs qui entourent la table et on pose une assiette de goulasch devant lui. Il mange avec une cuillère en fer-blanc, mâchant avec lenteur en raison du mauvais état de ses gencives. Timour et les autres *zeks* prennent place sur les bancs autour de la table, décapsulent leurs bouteilles de bière et les agitent en bouchant le goulot d'un doigt, dans l'espoir de provoquer un peu de pression supplémentaire. Les yeux injectés de sang sous l'effet de la peur, le poète repousse son assiette, sort un livre écorné de sa poche et se met à lire d'une voix presque inaudible : les *zeks* doivent tendre l'oreille pour l'entendre.

Les coudes sur la table, le menton en appui sur sa paume, Timour le dévisage.

« Un peu plus fort, s'il vous plaît », lui dit-il d'une voix douce.

*Je languis aux barreaux d'une humide prison.
L'aiglon, grandi captif, mon morne compagnon,
Sous la grille agitant ses ailes impuissantes
Dépèce tristement sa pitance sanglante.*

*La dépèce et la laisse et fixe la fenêtre,
Une même pensée comme moi le pénètre.
Son regard et ses cris à nouveau me supplient.
Il a envie de dire : « Envolons-nous d'ici. »*

*Oiseaux de liberté, que faisons-nous en cage ?
Rejoignons la montagne au-delà des nuages,*

*Partons pour cet espace où les flots bleus flamboient,
Là où seuls nous errons, le vent fou... et puis moi¹ !*

Le poète ferme son livre et relève les yeux, ses paupières tremblent en refoulant des larmes.

« Le poème a été écrit par notre Alexandre Sergeïevitch Pouchkine, murmure-t-il. Il l'a intitulé *Le Captif*. »

Autour de la table, les *zeks* frappent avec leurs cuillères sur les assiettes en fer-blanc en guise d'applaudissements. Le poète, qui avait eu son heure de gloire dans les cercles littéraires avant d'être arrêté comme ennemi du peuple, se redresse à demi et salue, le buste incliné.

Une fois qu'il a redescendu l'échelle pour rejoindre sa litière de paille, le Grec et son ami le *vor* Mikhaïl (dit Mika) Raspoutine sortent leurs dominos, fabriqués avec de minuscules lambeaux de savon séché, et entament comme chaque soir leur partie quotidienne. Raspoutine, dont on prétend qu'il est le petit-fils illégitime du célèbre moine assassiné, porte un pull à col roulé en laine effiloché par-dessus une chemise beige. Il est doté d'une longue barbe noire frisottée et d'un caractère de cochon. Il n'arrive à lire qu'en prononçant les mots à voix haute mais déchiffre couramment le langage codé des tatouages qu'arborent les *vory* : une carte à jouer signifie que le prisonnier est un joueur professionnel, un dollar que c'est un spécialiste des coffres-forts, un poignard tatoué dans le cou que le *zek* a été condamné pour agression sexuelle. Le Pou, l'un des petits-six de

1. Traduction de Jean-Marc Bordier. (*N.d.T.*)

Timour (l'échelon le plus bas des *vory v zakone*, ainsi désigné d'après la carte ayant le moins de valeur dans le jeu russe), a fait réchauffer plusieurs fers à repasser sur le poêle à bois. Comme aux autres petits-six de la bande d'Ossètes de Timour, on confie au Pou des tâches domestiques quand on ne l'envoie pas faire une commission quelque part, faire une pipe ou trancher la gorge d'un individu que le *pakhan* a condamné à mort. Il crache sur l'un des fers pour s'assurer qu'il est à la bonne température, étale une couverture sur la table en bois et entreprend de repasser l'un des caleçons longs de son chef. Au bout d'un moment un gardien émerge au sommet de l'échelle qui permet d'accéder au grenier : il regarde autour de lui, aperçoit Timour et lui tend un bout de papier plié en quatre.

Timour le déplie, prend connaissance de son contenu et relève brusquement les yeux.

« Vous êtes sûr qu'il s'agit de lui ? »

Offensé, le gardien fronce les sourcils.

« Je suis payé pour vous communiquer des renseignements fiables. »

Timour se retourne et fixe l'horizon imaginaire où les flots bleus flamboient. Le gardien empoche les roubles que le Grec lui a donnés et s'éclipse. Sur un geste de Timour, deux petits-six referment la trappe derrière lui et poussent par-dessus un large coffre en bois rempli de boîtes de conserve sur lequel ils ajoutent une caisse de vodka pour faire bonne mesure. Timour fait signe à son homme de main, Mika Raspoutine, qui a trois crânes tatoués sur trois des doigts de la main droite, correspondant chacun à un mouchard qu'il a étranglé. Timour lui murmure quelque chose en remuant à peine les lèvres.

Raspoutine se retourne et claque des doigts pour appeler deux petits-six à ses côtés, le Pou et Travers de Porc. Les trois hommes échangent des regards entendus. Raspoutine fait le signe de croix orthodoxe (bien qu'il soit *assdin*, de confession ossète, du côté de sa mère) puis se dirige entre les rangées de lits jusqu'au fond du grenier, avant d'arracher de sa couche le prisonnier connu sous le sobriquet du Bigleux. Le Pou, qui participait à des compétitions de sumo avant d'être envoyé à la colonie pénitentiaire, et Travers de Porc, lui-même haltérophile amateur, le traînent à travers la pièce jusque devant Timour, avant de lui ôter son pull et son maillot de corps. Le visage de Staline est tatoué sur la poitrine du Bigleux, au niveau du cœur – une pratique à laquelle les *zeks* avaient souvent recours : ils pensaient que s'ils se retrouvaient un jour face au peloton d'exécution, les soldats hésiteraient à tirer sur le génial Sauveur de l'humanité... Comme tous les *vory* ossètes, il arbore également sur le côté droit un minuscule tatouage représentant Lénine.

« *Choukhan* ! lance Timour d'une voix sifflante à travers sa narine brisée. Sale mouchard ! »

D'un bout à l'autre du grenier, les *zeks* se redressent sur leurs couchettes, curieux d'assister au spectacle qui va suivre.

« *Khjanous mamoi*, pleurniche le Bigleux. Je le jure sur ma mère... je n'y suis pour rien... »

Timour fait un signe de tête à Raspoutine. Le condamné implore sa grâce.

« ... mon épouse est enfermée dans le baraquement des femmes... Ils m'ont menacé en disant que les gardiens la violeraient à tour de rôle si je ne travaillais pas pour eux... »

Son nez s'est mis à couler, la morve atteint sa lèvre supérieure. Une tache s'étend à la hauteur de l'aine sur son gros pantalon de toile.

Hochant la tête d'un air furieux, Timour fait volte-face.

« Effacez son tatouage de *vor* », ordonne-t-il.

Comprenant qu'il vient d'être condamné à mort, le Bigleux lâche avec hargne :

« *Youb tvoyou mat...* va niquer ta mère ! »

Raspoutine et les petits-six traînent le Bigleux jusqu'à son lit et le forcent à s'étendre sur le matelas. Le Pou soulève l'un des fers qui chauffaient sur le poêle et l'applique sur l'image de Lénine qui orne la poitrine du condamné. Le Bigleux pousse un cri déchirant mais Raspoutine écrase aussitôt un oreiller sur son visage. Le condamné gigote dans tous les sens. Au bout d'un moment ses épaules sont parcourues de soubresauts spasmodiques, puis ses membres se raidissent et s'immobilisent enfin.

« Désolé, *pakhan*, déclare Raspoutine d'une voix laconique, mais le mouchard a avalé son oreiller. Il va falloir que je me fasse tatouer un autre crâne sur les doigts. »

Les *vory* qui ont observé la scène depuis leurs lits éclatent d'un rire nerveux.

« Tu préviendras le médecin demain matin au moment de l'appel des malades, répond Timour à son homme de main. Tu lui diras qu'un de nos *zeks* a succombé à ses brûlures d'estomac. »

Tout habillé – il n'enlève même pas ses galoches pour dormir – Timour s'étend sur sa couche, remonte ses deux couvertures sur son menton et embrasse du bout des lèvres l'extrémité de son pouce dont il effleure

ensuite, avec le baiser qu'il vient d'y déposer, la photo épinglée sur le mur derrière lui, tout près de sa tête, et qui porte cette inscription à l'encre noire : « Roman le jour de son cinquième anniversaire. »

« Ton congé sabbatique est terminé... »

Moscou

Mercredi 25 décembre 1991

Le gémissement des trois moteurs du Tupolev a peu à peu décréu, réduit à un bruit atone qu'il ne percevait même plus. Au-dessus de lui le signal « *Fasten Seat Belt* » s'allume (le *lt* de *Belt* clignote) tandis que l'une des ailes se soulève et que l'appareil entame sa descente vers l'aéroport international de Cheremetievo, au nord de Moscou. Roman sent qu'ils perdent de l'altitude à la pression dans ses oreilles. Il relève le store du hublot ovale. Les mèches effilochées des cumulus qui ressemblent à du coton balaient la carcasse argentée du Tupolev. Le disque orange du soleil couchant nimbe l'horizon. Le corpulent homme d'affaires anglais assis à côté de lui ferme les yeux et empoigne d'une main moite l'accoudoir de son siège mais Roman, tout en sirotant le reste de son *kvas*, se sent en harmonie avec l'étrangeté du monde que l'on découvre en se déplaçant à travers les nuages. D'une certaine façon ce genre de vol lui est depuis toujours familier, d'aussi loin qu'il se souvienne. L'aile gauche bascule d'un seul coup et le sol brusquement visible dans la lumière déclinante à travers

le hublot ovale se précipite à la rencontre de l'appareil. Les plaques du pont tremblent sous ses pieds tandis que les volets des aérofreins s'ouvrent avec un bruit sourd. Roman aperçoit une longue file de camions immobilisés devant le poste de contrôle de la police sur l'autoroute Moscou-Petersbourg. Une nuée de voitures jaunes de la milice se bousculent sur la voie d'accès à l'aéroport, les gyrophares bleus clignotent follement sur les toits des véhicules tandis que leurs sirènes hurlent en silence. Le tarmac gris sillonné de marques de pneus s'élève doucement vers les roues de l'avion et entre en contact avec elles à deux reprises, puis le bruit atone vrille le crâne de Roman tandis que les moteurs du Tupolev, originellement conçus pour accroître la puissance des bombardiers soviétiques, passent en marche arrière. L'Anglais rouvre les yeux et esquisse un timide sourire, soulagé d'être encore en vie. Quelques passagers applaudissent et deux femmes assises un peu plus loin font le signe de croix, ce dont Roman s'abstient pour sa part.

L'idée d'être de retour ne l'enthousiasme guère.

À l'intérieur de l'aéroport il prend place dans l'interminable file qui s'étire devant le bureau de contrôle des passeports. Lorsqu'il arrive au guichet, une inspectrice de la police des frontières aux sourcils aussi épais qu'obstinément froncés étudie son passeport avec attention.

« Venez-vous en visite ou pour un retour définitif ?

— Pour un retour définitif.

— Enlevez vos lunettes de soleil. »

Roman s'exécute. D'un regard dénué d'expression la femme compare la photo du passeport au visage de l'individu qui se tient devant elle.

« Qu'est-il arrivé à votre barbe ? demande-t-elle.

— Un rasoir a eu raison d'elle.

— Si vous vous croyez drôle vous vous trompez lourdement.

— Je ne cherche pas à être drôle, j'expose objectivement les faits. »

L'inspectrice jette un coup d'œil dans le miroir disposé au-dessus de Roman pour s'assurer qu'il n'essaie pas de paraître plus petit ou plus grand que la taille mentionnée sur le document. Elle finit par apposer un coup de tampon sur une page vierge et lui rend son passeport à travers la fente du guichet. Roman s'abstient de la remercier. Il y a déjà fort longtemps, Timour lui avait appris que les *vory v zakone* témoignent toujours le minimum de politesse possible au personnel en uniforme, afin que cette politesse ne passe pas pour du respect.

À l'étage inférieur une interminable file d'attente s'est formée devant le tapis roulant où doivent arriver les bagages. Lorsque ceux-ci commencent à se déverser, le duffle-bag blanc de Roman portant le sigle du HMS *Ceylon* – il l'a acheté pour une bouchée de pain dans un magasin de seconde main londonien, non loin de Piccadilly Circus – est parmi les premiers à émerger des soutes. Après l'avoir récupéré et accroché à son épaule, il se dirige vers le couloir « Rien à déclarer » qui mène à la sortie. À peine s'y est-il engagé que trois hommes

en imperméables lui barrent le passage. L'un d'eux brandit sous son nez une carte d'identité plastifiée.

« Vous n'avez pas besoin de me la montrer, dit Roman. Je sais reconnaître un flic quand j'en vois un.

— Roman Timourovitch Monsourov, fils de Timour Monsourov ?

— À quoi jouez-vous donc ? Pourquoi me poser la question alors que vous connaissez déjà la réponse ?

— Veuillez nous suivre, dit l'imperméable qui semble diriger l'opération.

— Où m'emmenez-vous ?

— Vous le saurez lorsque nous serons arrivés. »

Roman le suit et les deux autres imperméables ferment le ban. L'homme d'affaires anglais, tout en poussant une énorme valise à roulettes, reconnaît son voisin de vol.

« Dites donc, mon vieux, ça ne vous dirait pas de partager un... »

Il remarque alors la présence des trois imperméables qui prennent Roman en sandwich et s'interrompt en s'étranglant à moitié.

« Mais je vois que vous avez pris d'autres dispositions... »

Roman est conduit dans une pièce surchauffée qui pue la peinture fraîche et les écorces d'orange. Un groupe d'individus, certains en civil, d'autres en uniforme de la police des frontières, ainsi que plusieurs femmes faisant office de secrétaires sont attroupés devant un petit téléviseur disposé dans un coin, sur une chaise de cuisine branlante. « Nous sommes désormais en mesure de confirmer que Mikhaïl Sergeïevitch

Gorbatchev a démissionné de son poste de secrétaire général du Comité central du Parti communiste ainsi que de ses fonctions de président de l'Union soviétique », annonce le présentateur à l'écran d'une voix blanche. L'une des secrétaires pousse un petit cri, une autre porte la main à sa bouche. « Boris Nikolaïevitch Eltsine, poursuit le présentateur, l'homme qui a conduit la résistance en août dernier au moment de la tentative de coup d'État contre Gorbatchev lancée par quelques généraux soviétiques égarés et les tenants aujourd'hui discrédités d'une ligne dure au KGB, émerge à présent des décombres de l'Union soviétique comme le personnage politique le plus puissant de Moscou et le chef de la communauté des États indépendants récemment constituée. »

« Si vous êtes accrochés à la télé au point d'avoir le nez collé dessus pendant les heures de bureau, lance d'une voix chargée de sarcasme l'imperméable qui a conduit Roman dans cette pièce, vous êtes priés d'aller la regarder ailleurs.

— S'il vous plaît, camarade Ivanov, l'implore l'une des femmes. C'est le seul poste qui fonctionne par ici. »

Le camarade Ivanov, qui a visiblement l'habitude qu'on lui obéisse, rétorque d'une voix cinglante :

« Puisque vous ne voulez pas éteindre cet appareil, je vais le faire moi-même. »

Il se penche et débranche d'un geste sec la prise du téléviseur, dont l'écran devient brusquement noir. Le petit groupe de policiers et de secrétaires quitte la pièce en grommelant.

L'un des imperméables retourne le sac de voyage de Roman et en déverse le contenu sur une table à tréteaux

avant de se lancer dans son examen méthodique. Le chef prend place sur une vieille chaise en bois derrière l'énorme bureau, typique de l'administration soviétique, et fait signe à Roman de s'asseoir sur le siège en face de lui. Soupçonnant qu'il va devoir passer un certain temps dans cette pièce, Roman ôte son blouson des surplus de la RAF et le suspend au dos de la chaise avant de s'asseoir. Devant la table à tréteaux, l'imperméable qui fouille ses affaires ouvre un tube de mousse à raser Musgo Real et le renifle d'un air soupçonneux avant d'en vider le contenu dans une bassine remplie d'écorces d'orange.

« En Angleterre, remarque Roman d'un air détaché, la police des frontières aurait été contrainte de me rembourser ce tube de mousse à raser.

— Tout d'abord, lui répond le camarade Ivanov, permettez-moi de corriger votre erreur : nous n'appartenons pas à la police des frontières. Mes collègues et moi-même dépendons du Sixième Bureau du tout nouveau Département de la lutte contre le crime organisé, au ministère de l'Intérieur. (Il accompagne sa remarque d'un sourire qui n'a visiblement rien d'amical.) En second lieu, au cas où cela vous aurait échappé, nous ne sommes pas en Angleterre. Si vous voulez récupérer votre crème à raser, il faudra la remettre dans son tube. »

Il fait brusquement volte-face avant de se tourner à nouveau vers lui, comme s'il remontait un mécanisme, puis se penche au-dessus du bureau en inspectant la tenue de Roman : son jean délavé, sa chemise bleu pâle au col blanc amidonné, son pull vert cintré qui lui arrive au ras du cou. D'un geste impatient, Roman regarde sa

montre et son interlocuteur aperçoit la Patek Philippe qui orne son poignet gauche.

« Je me demande quelle utilité un *vor* peut bien trouver à consulter le calendrier lunaire, lance-t-il d'un air sarcastique.

— Le fait de disposer d'un quantième perpétuel me permet de me sentir supérieur à l'*homo sovieticus* du Département de la lutte contre le crime organisé, dont la montre de fabrication locale se contente de lui indiquer l'heure – à moins bien sûr qu'elle n'ait fait son temps et qu'on ne puisse plus la consulter avec certitude que deux fois par jour.

— C'est vous qui avez fait votre temps, mon jeune ami, rétorque le camarade Ivanov d'une voix glaciale. Prenez garde : vous vous adressez à un *homo sovieticus* efficace, qui sait parfaitement qui vous êtes et d'où vous venez. Vous avez le soleil dans le dos, Roman Timourovitch, et votre ombre vous précède. Les radars vous ont détecté quand vous avez piqué une Land Cruiser Toyota blindée derrière la Loubianka pour la revendre au chef des opérations du KGB auquel vous l'aviez volée.

— J'étais un gamin à l'époque. Il s'agissait d'une simple plaisanterie. »

Le camarade Ivanov désigne du doigt la cicatrice qu'on distingue au-dessus de l'oreille gauche de Roman.

« Le juif qui vous a tiré dessus lorsque les Ossètes de votre père se battaient pour le contrôle du port fluvial de Rechnoy Voksal a été retrouvé flottant dans une fosse d'aisances quelques jours plus tard. L'enquête a établi qu'il avait été abattu par une balle au-dessus de l'oreille gauche – curieusement au même endroit que votre cicatrice. »

Roman effleure la marque du bout des doigts.

« Vous vous trompez en croyant qu'il s'agit d'une blessure par balle, dit-il. J'ai simplement glissé dans ma salle de bains.

— On prétend que vous avez abattu le directeur général adjoint de l'aéroport Vnukovo de Moscou et que cela constituait votre rite de passage avant d'intégrer les *vory v zakone* de votre père. »

Roman étouffe un petit rire.

« Je me demande où vous êtes allé chercher une histoire pareille. Ce directeur adjoint avait une petite fortune à mon père et il s'agissait d'une simple farce destinée à lui faire peur, pour l'obliger à payer sa dette. Le revolver était chargé à blanc. Suite à la détonation le directeur général adjoint a malencontreusement été victime d'une crise cardiaque, ainsi que l'a établi l'autopsie demandée par l'enquête officielle. Le résultat fut d'ailleurs tout aussi malencontreux pour mon père, me permettrai-je d'ajouter, car suite à la disparition inopinée de ce brave homme sa dette n'a jamais été remboursée.

— Vous êtes réputé dans certains milieux pour avoir monopolisé le marché du sucre quand tout le monde en Russie essayait de fabriquer de la vodka de contrebande, après l'apparition des *soukhoi zakon* de Gorbatchev. Et vous n'étiez plus un gamin à l'époque.

— J'ai suivi un cours à l'université Lomonosov sur les avantages du marché public et j'étais à l'affût de débouchés commerciaux. Les "lois sèches" de Gorbatchev semblaient offrir de tels débouchés.

— On pourrait se dire qu'un individu qui a été inscrit à l'université de Moscou et qui a plus récemment

goûté aux charmes de Londres, la Mecque du capitalisme, avant d'être expulsé d'Angleterre par nos collègues du MI5 – que cet individu avisé et portant le jean délavé d'un grand couturier abandonnerait derrière lui toutes ces conneries de *vory v zakone*. En clair, Roman Timourovitch, êtes-vous revenu en Russie pour explorer d'autres débouchés commerciaux ?

— Je suis revenu en Russie parce que je suis russe. »

Devant la table à tréteaux, l'imperméable commence à ranger ou plutôt à fourrer en vrac dans son sac les affaires de Roman.

« Je vais vous faire l'insigne faveur de vous parler franchement, reprend le camarade Ivanov. Avec ce clown alcoolique d'Eltsine qui mène aujourd'hui la danse, la situation ne tardera guère à empirer. Le *pakhan* Timour et ses *vory* ossètes seraient bien inspirés de ne pas jouer avec le feu en croyant que le chaos qui se prépare leur offrira de nouveaux débouchés commerciaux. Vous pouvez transmettre ce message à votre illustre père.

— De la part de qui ? »

L'officier se relève, redresse le menton et désigne du doigt l'insigne du Parti communiste épinglé au revers de son imperméable.

« Du camarade Boris Ivanov, *homo sovieticus* comme son père avant lui. »

En franchissant la porte du terminal, Roman est saisi par la sécheresse glaciale de l'atmosphère moscovite. L'obscurité a recouvert l'aéroport, la lueur des phares et des lampadaires perce la brume du soir. Pendant

quelques instants il éprouve de la peine à respirer : s'arrêtant net, il prend une large inspiration et une sensation de brûlure lui déchire les poumons. Une Range Rover noire aux vitres teintées s'arrête au même instant devant lui le long du trottoir. La portière s'ouvre et Mika Raspoutine, penché en travers du siège du passager, lui lance :

« Dépêche-toi de monter avant que tes couilles n'aient gelé sur place ! »

Roman n'est que trop heureux de s'exécuter. Après avoir balancé son sac sur la banquette arrière il monte sur le siège avant et claque la portière. Le chauffage de la Range Rover est au maximum.

« J'ai cru que tu ne sortirais jamais, grommelle Raspoutine en redémarrant à toute allure pour rejoindre la bretelle d'accès. Je m'étais garé au dépose-minute, les flics n'arrêtaient pas de passer pour me dire de dégager, ce que je n'ai évidemment pas fait. Mikhaïl Raspoutine n'a aucun ordre à recevoir des flics. Où étais-tu passé, bordel ?

— J'avais une conversation fascinante avec un lemming qui cherchait la direction du ravin le plus proche.

— Ce lemming a un nom ?

— Le camarade Ivanov, du Département de la lutte contre le crime organisé au ministère de l'Intérieur. »

Mika émet un reniflement méprisant.

« Il y a une vanne qui circule en ce moment : puisque tout est désorganisé aujourd'hui en Russie, avec l'effondrement de l'Union soviétique et l'explosion de la libre entreprise, comment se fait-il que le crime soit pour sa part si bien organisé ? (Sa plaisanterie le fait ricaner.) Les pantins de ce département fantoche sont comme

des chiens courant après leur propre queue. Quand Gorbatchev a débarqué – bon Dieu, cela fait déjà six ans... comme le temps passe ! – les employés communistes du ministère des Finances ne récoltaient même pas assez d'impôts pour payer les factures d'électricité de l'État. Ne parlons pas des salaires... Aussi l'estimé secrétaire général a-t-il été contraint de réduire drastiquement le budget du KGB et de renvoyer vingt mille officiers dans leurs foyers. Certains de ces enfoirés ont été engagés dans ces nouveaux bureaux de lutte contre le crime, les autres ont rejoint des agences de protection privée plus ou moins légales. Avec ou sans les communistes, notre mère Russie continue de tourner en rond : les défenseurs de l'ordre luttent contre les *vory* qui luttent contre les agences de protection privée où travaillent les anciens défenseurs de l'ordre ! »

Roman regarde son vieux compagnon, de vingt ans son aîné.

« Qui a dit qu'il était impossible de gouverner un pays dont le territoire couvre onze fuseaux horaires ?

— C'est ton vénérable père qui l'a dit. »

Le regard de Roman se pose sur les quatre crânes à moitié effacés qui ornent les doigts de Mika, crispés sur le volant.

« Vous revenez de loin, Timour et toi.

— On peut le dire, Roman. On peut le dire.

— Qu'est-ce qui a changé en Russie depuis que je suis parti en Angleterre ?

— Ah... moi, j'ai changé... Je suis amoureux.

— Encore ?

— Cette fois c'est du sérieux. Je suis amoureux de cette Range Rover. J'ai gravi les échelons. Dans ma vie